

Martin Weyers

"... comme les eaux s'agitent et ondulent".

A propos du film *Jeux sacrés - Une randonnée cinématographique au sujet de Johann Sebastian Bach* de Rüdiger Sünner*.

* Rüdiger Sünner: *Heilige Spiele – Eine Filmwanderung zu Johann Sebastian Bach*, D 2022, 73 Min., DVD, Atalante Filmproduktion / absolut MEDIEN GmbH, 14,90 EUR – www.ruedigersuenner.de

Deux mains prélèvent les pièces d'une flûte traversière dans un coffret d'instruments. Celles-ci sont assemblées avec soin. Dans la pièce sombre et en suspens, toute distraction est arrêtée hors le miracle du son, résultat d'une rencontre intime entre l'homme et l'instrument — un homme en chemise noire porte la flûte à ses lèvres. C'est le metteur en scène que nous voyons à l'œuvre, que nous regardons donner vie au mystère : le mystère de la manière dont une œuvre qui nous est familière, du point de vue de l'histoire et des circonstances dans lesquelles elle a été créée, a pu être créée — alors que beaucoup d'autres choses, en apparence plus contemporaines, nous laissent froids.

Nous entendons le *largo* du concerto pour piano en fa mineur (BWV 1056), arrangé par le réalisateur pour flûte et guitare. Dès les premières images, il n'y a aucun doute sur le fait que cette promenade cinématographique vers Jean-Sébastien Bach est aussi une promenade du réalisateur vers lui-même, et plus encore : vers notre Soi à tous. Cette promenade n'aboutira à un aucun but, si tant est qu'il faille entendre par là une résolution du mystère Bach. Une telle énigme ne peut être qu'approcher. Comment expliquer l'effet immédiat de la musique sur les niveaux les plus profonds de l'âme l'âme, sa résonance psychique dans des parties de l'esprit de notre soi, dont nous n'avons pas conscience jusqu'au moment où, au moment où les premières notes ont retenti, nous n'en avons même pas pris conscience ?

En même temps, la figure historique de Jean-Sébastien Bach, malgré toute l'admiration qu'on lui porte à juste titre, résiste au culte habituel du génie qui nous permet de transformer des artistes aux capacités exceptionnelles en écrans de projection pour des rêves de possibilités surhumaines. Il fascine justement parce qu'il a mené une vie extérieurement insignifiante en épousant entièrement son époque, avec les propres contraintes, détresses et possibilités de celle-ci : Bach, l'organiste, le cantor, le maître de chapelle et le compositeur de cantates, le facteur d'orgues, le père qui a une famille nombreuse à nourrir — un artiste qui, tel un bon artisan, est capable d'écrire de nombreuses cantates et de perpétuer pragmatiquement une tradition tout en la dépassant largement. Un génie sans pathos.

Même si nous savons peu de choses sur Bach, ce peu nous laisse penser qu'il s'agissait d'un homme aussi sensuel que dévoué à Dieu, qui consacrait ses œuvres à la louange de Dieu (*Soli Deo Gloria*), mais qui aimait aussi bien manger et boire, qui ne redoutait guère les conflits avec des serviteurs ecclésiastiques et séculiers incompréhensifs et qui a engendré vingt descendants, dont la moitié est décédée en bas âge — ce

qui nous amène aux côtés sombres de cette vie d'artiste. Bach dut également faire ses adieux précoces à sa première épouse Maria Barbara, décédée de manière inattendue et en son absence.

Sünner ne se contente pas de montrer quelques-uns des principaux lieux de travail du compositeur d'exception en Thuringe. Dans sa quête cinématographique, il considère également que les reliefs en pierre du cimetière d'Eisenach (où reposent les parents de Bach à un endroit inconnu) méritent d'être représentés, tout comme les figures d'enfants ailés sur les monuments funéraires de Köthen — des témoins en pierre d'une époque qui considérait la mort comme un passage et une partie évidente de la vie. Dans l'ensemble, les lieux calmes où l'on a conservé quelque chose de l'esprit de la vie quotidienne baroque, loin des flots de touristes, lui sont plus proches que la scène musicale internationale. L'église nuptiale de Bach à Dornheim, par exemple, où il a épousé sa femme Maria Barbara, a conservé une bonne partie de son charme et attire davantage l'attention dans le film que la célèbre *Thomaskirche* de Leipzig, avec sa sépulture aménagée ultérieurement dans le sanctuaire, lieu de pèlerinage touristique.

Méditation filmographique

Les images de la province sont précisément celles dans lesquelles l'âme de la musique transparaît. Mais surtout, Bach est présent là où il est joué, d'autant plus que le jeu est sans prétention. Le cinéaste a eu la main heureuse dans le choix des musiciens qui ont interprété la musique de Bach, comme le pianiste Danang Dirhamsyah, dont les interprétations claires et subtiles occupent la plus grande partie de l'espace, ou le musicien d'église Jörg Reddin (successeur de Bach à Arnstadt, où il s'occupa de toutes les églises protestantes) qui, avec son jeu clairement accentué sur l'orgue historique Wender de l'église de Bach, parvient même à tirer de nouvelles sonorités d'une pièce musicale omniprésente comme la toccata en ré mineur (BWV 565).

Quelles images sont appropriées à une telle musique, pour créer une atmosphère qui fait résonner l'esprit de Bach ? La recherche de traces filmiques se révèle particulièrement forte, toujours là où les images sortent du silence et peuvent déployer leur pouvoir de suggestion de manière toute naturelle.

Aux sites historiques peu spectaculaires de la province de Thuringe, mais à l'atmosphère d'autant plus chargée, s'ajoutent — pour la première fois dans l'œuvre de Sünner — quelques prises de vue par drone. Mais elles ne visent pas non plus à un effet

spectaculaire, mais sont heureusement mises au service de l'écheveau du récit, le film renonce au bavardage de nombreux documentaires télévisés et peut être plutôt décrit comme une méditation cinématographique.

Parmi les images les plus impressionnantes, on découvre les scènes dans la cour intérieure du château de Köthen, dont les fenêtres peu éclairées semblent résonner de la célèbre chaconne de la deuxième partita pour violon seul, magnifiquement interprétée par le jeu souple de la violoniste berlinoise Mo Yi. Au lieu de s'étendre sur les raisons des messages mystérieusement insérés dans la *ciaccona* et découverts par Helga Thoene — Bach, comme on le sait, a érigé ici une épitaphe musicale codée et raffinée, restée invisible pendant des siècles, à l'intention de sa jeune épouse —, la magie de l'ambiance du soir dans la cour du château peut tout simplement apparaître dans des images aussi pénétrantes que discrètes. La caméra saisit l'action d'une araignée dans une lanterne éclairée d'une lumière jaune, pour finalement s'élever en fondu enchaîné vers un vol au-dessus du réseau routier, tandis que la chaconne déploie ses arpegges tournoyants, reliant le tout et illustrant le fait que ces sons ont aussi leur place dans le monde moderne.

Le réalisateur ne s'est pas facilité la tâche. Pendant des années, nous avons eu des échanges occasionnels sur Bach et son projet de film. En tant qu'amoureux de Bach, je voulais l'encourager à se lancer dans ce projet ambitieux, qu'il semblait toujours trouver de nouvelles raisons de repousser. Une fois, on lui a dit qu'il n'avait pas encore la maturité nécessaire (mais quand est-on prêt pour Bach ?), une autre fois, on a prétexté le changement climatique : en Allemagne, il n'y a de toute façon plus de neige ! À l'origine, le film était prévu pour se concentrer uniquement sur la randonnée hivernale de Bach vers Lübeck, en noir et blanc (si mes souvenirs ne me trompent pas). Un jour, après la fin du tournage, j'ai appris qu'il avait quand même neigé deux jours en novembre — suffisamment pour pouvoir tourner le film tant attendu. Ma réponse, qui fait allusion au changement climatique : « Peut-être que Dieu a fait une nouvelle exception pour Bach ! » (L'historique de ce projet de film est également à lire dans le livret du DVD).

Métaphore mystique

Des images de drones sont également utilisées pour le thème de la randonnée hivernale à la rencontre de Dieterich Buxtehude, le modèle de Bach : En contrepoint aux images du personnage de la chanson, le metteur en scène, piétinant dans la neige, suit le jeune homme compositeur de vingt ans dans sa marche de quatorze jours reliant Arnstadt à Lübeck, en suivant le trajet, en perspective à vol d'oiseau sur les cimes d'arbres enneigés, ce qui permet au spectateur de s'extraire de l'événement et d'adopter une perspective quasiment divine, dans laquelle le paysage hivernal se transforme en structures abstraites, presque musicales.

Dans le présent film, dont la thématique dépasse largement le voyage de Bach à Lübeck, la randonnée à

travers les forêts et les prairies enneigées occupe néanmoins une place centrale. On pourrait peut-être y voir une image de notre quête actuelle de spiritualité authentique, que beaucoup pensent trouver dans les pays exotiques, les drogues et les sons électroniques douceâtres, alors qu'elle attend d'être découverte sous sa forme la plus profonde et tout à fait accessible dans la musique de Bach, qui transcende toute confessionnalité.

La bibliothèque de Bach, que l'on peut découvrir dans sa maison d'Eisenstadt, dans une installation son et lumière raffinée, fournit l'un des rares points de repère concernant les préférences spirituelles du compositeur. On est particulièrement fasciné par la proximité entretenue avec le mystique Johannes Tauler, pour les œuvres duquel Bach a dépensé beaucoup d'argent, comme l'explique Sünner, et qui décrit Dieu comme étant « ni ici, ni là » : « Car il existe un seul abîme sans fond, flottant en lui-même sans raison, comme les eaux roulant des vagues »¹. La cantate profane *Schleicht, spielende Wellen* [Les vagues furtives qui jouent] (BWV 206) respire-t-elle un esprit similaire, ou n'est-elle qu'une grandiose musique d'anniversaire pour August III de Saxe ? Les expériences de Bach dans la nature ont-elles eu une influence sur sa musique ? Le film ne s'attarde pas sur de telles questions, mais il a le mérite de les poser.

Il est prouvé qu'à l'époque de Bach, on était tout à fait capable de découvrir Dieu dans la nature. Bach possédait, entre autres, le livre *Liber Naturae* (1610) du pasteur Johann Arndt, dans lequel l'homme est invité, comme le dit le film, « à voir dans les moindres herbes et simples une pharmacie de Dieu, qui contient une sagesse plus grande que toute celle que l'on peut sonder ».

Le film est précédé d'une citation de Friedrich Schlegel qui éclaire le titre : « Tous les jeux sacrés de l'art ne sont que des reproductions lointaines du jeu infini du monde, de l'œuvre d'art qui se forme éternellement elle-même »². Nous ne pouvons pas résoudre l'énigme Bach — cela reviendrait à résoudre l'énigme de notre existence. Mais nous pouvons nous en remettre à lui, nous confier à l'écoute des cheminements qui, au-delà des questions de foi théologique, nous conduisent à une confiance immédiate en Dieu et dans le monde, que l'on peut encore ressentir des siècles plus tard dans cette musique.

Die Drei 2/2023.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Martin Weyers, né en 1964, a étudié l'histoire de l'art, philosophie et de psychologie, travaille en tant qu'auteur et artiste indépendant.

1 Johannes Tauler : *Predigt über St Johannes den Täufer*, über *Joh. 1, 7*, [Sermon sur Sat Jeazn-Baptiste, sur *Jean 1, 7*] cité dans : www.projekt-gutenberg.org/underhil/mystik/chap015.html

2 Friedrich Schlegel : *Gespräch über die Poesie* [Entretien sur la poésie] dans, du même auteur : *Kritischer Ausgabe seiner Werke* [Édition critique de ses œuvres] vol. 2 — *Charakteristiken und Kritiken I* (1796-1801) édité par Hans Eichner, Munich, Padreborne & Vienne 1967, p.323.